

PLOTIN François Jean

né 18 avril 1889 Chazé-Henry
études à Combrée

tonsuré 8 décembre 1909

minoré 27 mai 1910

sous diacre 28 mars 1914

diacre 6 juin 1914

prêtre 29 juin 1914

mobilisé août 1914

maître d'études Combrée 1919

vicarie Mayant. May, 1922 (S.A. 10 septembre)

vicarie Beaufort 1925 (S.A. 16 août)

vicarie Cholet Notre Dame 1928 (S.A. 7 octobre)

curé Brégoles 1934 (S.A. 9 septembre)

curé Petitles Sœurs des Bannes à Angers

19 novembre 1957 (S.A. du 24)

décédé 16 février 1958

(S.A. 225)

M^{me} Pierre Semen, 42, rue Desjardins ; M^{me} René Tesson, 11, rue Paul-Bert ; M^{me} Charles Vielle, 41, rue Tarin.

Mgr l'Évêque a récemment autorisé le rétablissement de la quête qui se faisait chaque année pour l'ancienne Œuvre de l'Adoption, dans les églises d'Angers, un des dimanches de l'Avent.

Une victoire des catholiques angevins

Le dimanche 30 septembre eut lieu l'élection au Conseil départemental de l'Assistance publique et privée. Toutes nos œuvres de bienfaisance votèrent avec discipline pour les candidats proposés par l'Action catholique et le succès fut complet. Voici le résultat de cette élection :

DEUXIÈME COLLÈGE ÉLECTORAL

(Œuvres de bienfaisance reconnues d'utilité publique
et établissements congréganistes reconnus)

Suffrages exprimés : 22

Comtesse d'Ollone	22 voix, élue.
Sœur Herdy	21 — —
Marquis de Saint-Pern	21 — —

TROISIÈME COLLÈGE ÉLECTORAL

(Associations déclarées)

M. P. de la Grandière	20 voix, élu.
D ^r Lelièvre	19 — —
Divers	8 —

« Pour la Moisson »

Les Éditions catholiques du Cinéma éducatif présenteront, le mardi 16 octobre, à 20 h. 45, à l'*Etoile-Cinéma*, 4, rue Henri-Fournier, le beau film édité par l'abbé Vacher, en faveur du recrutement sacerdotal : *Pour la Moisson*.

La séance sera présidée par S. Exc. Mgr le Coadjuteur.

La réception et l'installation de M. l'abbé Plotin, nouveau curé de Bégrolles

C'était une éblouissante caravane qui partait, semblait-il, à la façon des Rois mages pour le pays des miracles. Bégrolles, ce jeudi 20 septembre, n'était plus le Bégrolles de tous les jours quand les portes sont closes et que les gens travaillent. Ce n'était pas davantage le Bégrolles des dimanches, à l'heure où par grappes les familles vont à la messe, le paroissien sous le bras. Les façades des maisons avaient soudain fleuri comme primevères au printemps et regardaient à travers les arceaux de leurs guirlandes et de leurs oriflammes s'organiser et se dérouler un étonnant cortège.

Vingt-cinq cavaliers sur des chevaux caracolant, s'improvisaient

les héros d'une amusante fantasia. Près de quarante cyclistes faisaient tourner comme des soleils les feux d'artifice de leurs roues habillées de fleurs. Des douzaines d'autos ronronnaient en toilette de gala, un car fermait la marche, emportant le Conseil municipal et le Conseil paroissial. Ce long défilé de joie, tournant le dos à l'église, se dirigeait vers la route de Cholet et entraînait dans son sillage une foule de visages rayonnants. Tout Bégrolles s'en allait au devant de son nouveau curé, M. l'abbé Plotin, pour l'accueillir et lui faire fête avec l'enthousiasme des Juifs porteurs d'oliviers.

Le cortège s'arrêta à la limite de la paroisse. Une auto suspecte s'aventurait-elle sur la route? Comme des douaniers qui craignent la contrebande, les cavaliers barraient le chemin et identifiaient les voyageurs, fussent-ils supérieurs et chanoine. Leur curé, de cette façon, ne pouvait leur échapper. Ils le reconnurent derrière les glaces d'une 201 et lui firent une escorte d'honneur. M. le Maire, entouré de cinq petites filles et de cinq petits garçons chargés de gerbes, adressa les premiers mots de bienvenue à M. l'abbé Plotin et le cortège s'ébranla. M. le Curé entra chez lui... Il passa sous l'arc de triomphe qu'une famille avait diligemment dressé à l'entrée du bourg et qui avait prodigué plus de 2.500 roses pour réaliser ce poétique hommage.

Soudain, toute la population de Bégrolles fut là, devant lui, massée sur la place près du cimetière : hommes, femmes, enfants, tout Bégrolles! les vivants, et les morts aussi, quoique invisibles et silencieux. M. le Maire parla. Il dit les mots qu'inspirent la droiture, l'amabilité et la foi chrétienne. Sous le signe de la croix et de la charité, il y a paix et union pour les hommes de bonne volonté.

M. le Curé vibra à l'unisson de tous les cœurs qu'il sentait battre autour de lui. Son premier geste fut de donner fraternellement l'accolade à son vicaire, M. l'abbé Viaud. Au zèle de M. l'Abbé revenait une grande part d'une fête si parfaitement ordonnée. Il était passé dans les familles, donnant le mot d'ordre : « Dehors tous les drapeaux. Pavoisez et décorez. Que M. le Curé soit content! » Et les façades des maisons, de toutes les maisons sans exception, s'étaient vêtues d'une parure d'étendards et de feuillages. Par dessus les têtes attentives, M. le Curé pouvait apercevoir la perspective d'un paradis de verdure. Un tel spectacle de foi et de joie chrétiennes ne peut laisser insensible celui qui est reçu avec amour comme l'envoyé du Seigneur. M. le Curé répondit au bienveillant accueil que lui avait adressé M. le Maire, par une émouvante improvisation toute débordante d'affection. A cette éloquence du cœur, Bégrolles comprit que la paroisse, orpheline depuis la mort du regretté M. l'abbé Gourdon, avait retrouvé un père.

Les morts ne furent pas oubliés. Ils font partie, eux aussi, de la famille. Un père se doit, salué par les vivants, de saluer les disparus, ceux-là surtout qui, morts prématurément, victimes d'un grand devoir, sont l'objet d'un vivace et douloureux souvenir. Au pied du monument aux morts, un orphelin de guerre présenta à M. l'abbé Plotin une gerbe qu'il déposa devant la stèle dressée à la mémoire des quarante-six enfants de Bégrolles, tombés au champ d'honneur. Six d'entre eux étaient moines de Bellefontaine. Les cinq petites filles et les cinq petits garçons porteurs de gerbes imitèrent le geste

de leur curé, tandis que le *De Profundis* unissait dans un même élan de confiante supplication la foule recueillie.

La cérémonie se termina par un salut solennel. Quand M. le Curé voulut entrer à l'église, au seuil de la grande porte un ange l'arrêta. Peut-être n'était-il pas tombé du ciel, mais il portait avec tant d'assurance et de grâce sa robe blanche et ses ailes ouvertes, que les célestes cohortes l'eussent accueilli sans peine dans leurs rangs. Ce messager offrit au nouveau curé la clef de l'église, comme pour lui rappeler qu'il est le gardien de la maison de Dieu.

A l'issue du salut, M. le Curé eut la joie d'exercer les prémisses de son ministère en baptisant un petit Bégrollais. Les cloches, souvent messagères de deuil, inaugurèrent leur mission sous le règne du nouveau pasteur par un chant d'allégresse. Les cavaliers, rangés devant la grande porte, saluèrent à la sortie de l'église l'heureuse naissance dans le Christ de ce petit enfant, présage de bonheur.

A la fin de cette journée bien remplie, un vin d'honneur réunit un groupe d'hommes et de jeunes gens autour de M. le Curé. Un courant s'établit tout de suite de sympathie et de cordialité. L'ancien directeur de *La Jeune France* avait retrouvé le champ d'un apostolat qui lui fut si cher.

Le dimanche suivant eut lieu la cérémonie de l'installation. Après avoir été reçu par ses paroissiens, il reste au pasteur à prendre possession officiellement de sa charge et à inaugurer l'exercice de ses fonctions curiales.

M. le Doyen de Beaupréau avait aimablement consenti à céder à M. l'Archiprêtre de Notre-Dame de Cholet, M. le chanoine Gallard, le privilège d'introniser le nouveau curé. M. l'abbé Plotin fut heureux d'avoir à ses côtés le prêtre dont pendant six ans il avait apprécié la douce autorité et la paternelle direction. Le Révérendissime Père Abbé de Bellefontaine présidait la cérémonie.

Avant que le nouveau pasteur accomplit les gestes rituels, le chanoine Gallard, du haut de la chaire, évoqua le passé de M. l'abbé Plotin : son enfance au sein d'une famille profondément chrétienne, les étapes d'une vie riche déjà d'un fructueux apostolat, son professorat à Combrée, son vicariat à Noyant-Méon et à Beaufort, les années de guerre qui valurent à l'infirmier de Salonique tout dévoué aux soins des maladies contagieuses, l'admiration de ses chefs et la médaille des épidémies ; enfin, les années que passa à Notre-Dame de Cholet le directeur de *La Jeune France*, fécondes années au service de centaines de jeunes gens à qui il consacra le meilleur de ses forces et de son cœur.

M. l'abbé Plotin remercia ensuite avec émotion tous ceux qui, présents à la cérémonie, lui apportaient le réconfort de leur sympathie et de leur amitié : M. l'Archiprêtre de Cholet tout d'abord, puis le Révérend Père Abbé de Bellefontaine, les nombreux prêtres rangés devant la sainte Table, M. le Maire et le Conseil municipal, le Conseil paroissial, la foule des fidèles qui emplissaient la nef et dans les rangs desquels il apercevait ses amis d'hier et de toujours ; les bienfaiteurs insignes qui, si délicatement et si généreusement, l'avaient aidé dans son œuvre ; ses jeunes gens, venus en grand nombre saluer leur cher directeur ; son vicaire aussi, M. l'abbé Viaud, dont l'accueil et le

dévouement présagent une précieuse et fraternelle collaboration. L'auditoire était visiblement touché. Quand le cœur parle, les mots les plus simples prennent un sens profond et rien n'est plus éloquent que l'émotion sincère qui se trahit et qui s'abandonne.

Ensuite, M. l'abbé Plotin chanta la grand'messe. Faisaient office de diacre et de sous-diacre MM. les abbés Brec et Cesbron, deux vicaires de Notre-Dame de Cholet.

Un banquet réunit à midi une cinquantaine de convives dans les salles de l'école. Cinq toasts furent prononcés.

M. l'abbé Brec, délégué par M. l'Archiprêtre de Notre-Dame de Cholet, parla au nom du clergé paroissial. Il dit la bonne intimité qui régnait au presbytère et nous offrit le régal d'un plat de choix, assaisonné de sel attique et de toutes les fines herbes de la malice aimable et de l'humour.

M. le Curé de Bel-Air rappela des souvenirs émouvants de jeunesse. Il ressuscita le lointain passé, celui où tout homme revient avec amour, aux jours de fêtes surtout, quand la joie présente qu'on voudrait partager fait sentir douloureusement l'absence des chers disparus.

M. le chanoine Brébion, un enfant de Bégrolles, présenta sa petite patrie. Il évoqua l'originale et édifiante figure des curés qui, depuis cent cinquante ans, ont guidé Bégrolles dans le chemin de la vertu et du devoir. Ils sont maintenant dans le ciel les précieux auxiliaires de celui qui a mission de continuer leur tâche.

M. le chanoine Blouin, doyen de Beaupréau, feuillette d'un doigt léger les pages de la légende, souhaite aimablement la bienvenue à son nouveau suffragant, il le plaça sous la protection de la Vierge miraculeuse de Bégrolles et des anges vaporeux qui hantent les prairies.

Le dernier toast fut porté par le Révérend Père Abbé de Bellefontaine. Il dit sa joie d'avoir pour voisin un prêtre qu'il connaissait et qu'il aimait déjà avant que la Providence l'eût appelé à exercer son apostolat dans la paroisse de Bégrolles. Il ne doute pas que les relations de bon voisinage les aideront tous, clergé paroissial et religieux, à faire l'œuvre du bon Dieu, dans l'union des coeurs par la prière et la charité fraternelle.

M. l'abbé Plotin remercia d'un mot aimable chacun des orateurs.

Et la fête s'acheva à l'église par un salut solennel.

Dieu bénisse la paroisse de Bégrolles et son nouveau curé, à qui nous souhaitons de longues années d'un joyeux et fructueux ministère.

Une fondatrice d'ordre : Mère Marie Rivier

C'est une biographie fort émouvante que celle que M. l'abbé Anatole Moulard, professeur à l'Université catholique d'Angers, vient de consacrer à la vénérable Marie Rivier, fondatrice de la Congrégation des Sœurs de la Présentation de Marie, de Bourg-Saint-Andéol. Voilà une congrégation qui, au cours du XIX^e siècle, eut un très large rayonnement : elle s'essaimait en Suisse romande dès 1841, au Canada

l'appel de la Sainte Vierge. Tous les pèlerins, les malades surtout, en profiteront. L'immense basilique Saint-Pie-X permettra de rassembler vingt mille personnes à l'abri des intempéries pour les grandes cérémonies.

Aider cette entreprise de foi est donc œuvre de charité et de solidarité. L'accès aux sanctuaires reste totalement libre et, à l'entrée, la carte du pèlerin ne sera jamais exigée. Mais on a confiance que les pèlerins accepteront volontiers cette contribution bénévole. Vendue 300 francs aux isolés, la carte sera cédée pour 200 francs aux pèlerins groupés officiellement. On pourra se la procurer dans les trains et à Lourdes à la permanence.

Logement à Lourdes

On peut s'adresser au Centre d'Accueil Hôtelier, 7, rue Marausin, à Lourdes, près de l'église paroissiale.

HORAIRE DES TRAINS

<i>Aller</i>				<i>Retour</i>		
23 mars	16.35	24 mars			28 mars	29 mars
	16.50	8.10	Angers	6.55	7.51	19.42
	16.49	8.25	La Possonnière	6.36	7.21	19.18
	17.00	8.38	Chalonnnes	6.25	7.19	19.07
	17.24	9.02	Chemillé	6.05	6.51	18.36
	17.58	9.34	Cholet	5.13	5.59	17.27
	18.55	10.32	Torfou	4.46	5.27	16.25
	19.15	10.54	Clisson	4.17	4.51	16.25
	5.25	20.05	Lourdes	18.40	19.07	6.40

L'horaire des circuits de cars en correspondance paraîtra ultérieurement dans la presse régionale.

IN MEMORIAM

M. LE CHANOINE VICTOR FROUIN

(1874-1958)

M. le chanoine René Robert a consacré à la mémoire de M. le chanoine Frouin, son ami, un remarquable article nécrologique que nous sommes heureux de pouvoir publier presque en entier.

Noël, à la Cathédrale est toujours l'une des fêtes les plus enthousiasmantes ; son mystère déjà si émouvant par lui-même, son message de paix, d'espérance, de salut rayonne la joie à travers un tel déploiement de couleurs, de mouvements liturgiques, de musique, d'éloquence et de chants qu'au soir de la journée, l'âme comblée, le corps fatigué, on n'en peut plus d'attention et de bonheur.

Or voilà que cette année, à la fin du salut très solennel du Saint Sacrement, l'orgue prélude à la simple et si populaire cantilène : *Les Anges dans nos campagnes...* L'organiste a cédé sa place au chanoine

Turpault ; dans le sanctuaire, le chanoine Frouin a reconnu un je ne sais quoi dans le jeu de l'accompagnateur, accent, rythme qui lui étaient familiers depuis cinquante ans — puis c'est le traditionnel cantique des foules de Noël et la foule est là, à plein l'immense vaisseau de la Cathédrale — et puis c'est l'enthousiasme de la magnifique journée qui l'envahit, le soulève, annule la pesée de ses 84 ans, assouplit le rhumatisme qui, ces jours-ci, raidissait son bras droit endolori ; ferme sur la meilleure jambe, l'autre trop courte arc-boutée sur la pointe du pied, le vieux chanoine-chantre attrape au vol le refrain, étend les bras comme pour rassembler les deux transepts et la grande nef ; la tête pivote du côté épître au côté évangile ; les yeux voudraient darder leur flamme jusqu'aux ténèbres du grand orgue ; les doigts s'agitent comme pour pétrir cette immense pâte sonore et d'une voix puissante qui défie les haut-parleurs — une voix de 30 ans, timbrée, éclatante — il scande, il chante à plein-cœur le *Gloria des Anges*. La Maîtrise a repris la délicieuse harmonisation de Gevaërt et le second couplet du cantique amène à nouveau le refrain. « C'est trop beau ! c'est exaltant !... Mais il y a des voix qui se perdent, qui hésitent, parce que là-bas, au fond, l'on ne saurait voir mon geste ! » Aussitôt la mimique s'accuse, le bras empoigne la canne appuyée à la sainte table et s'allonge d'une demi-longueur sans que le geste ait rien perdu de sa précision ni de son élan : il était tellement spontané, sincère, il traduisait si bien toute la foi et l'inaltérable jeunesse de cet apôtre de la liturgie et du chant religieux que les sourires qui s'épanouissaient n'étaient que fleurs de joyeuse sympathie et ne faisaient que donner plus de charme sans enlever ni piété, ni éclat à cet inoubliable *Gloria* de Noël 57.

Hélas ! on ne savait pas (on ne sait jamais... !) que la mort rôdait autour de cette apothéose et n'avait accordé ce sursis de quelques jours que pour donner à la foule angevine une dernière vision de celui qu'elle connaissait depuis si longtemps et lui laisser une manière de médaille offrant en relief les traits dominants de cette figure sacerdotale ; dans le sanctuaire de sa chère Cathédrale, en accord avec le Maîtrise tant aimée, cette ardeur juvénile à chanter devant une foule vibrante, son enthousiasme et sa foi, c'est tout M. Frouin.

La dominante de cette vie chantante, ce fut la jeunesse. Sans doute la silhouette du pieux chanoine dont la lourde corpulence remplissait au chœur sa large stalle — le démarche cabardante qu'imposait le raccourcissement arthritique d'une jambe et que corrigeait mal l'appui du bâton — la batterie de pilules mobilisées pour combattre la sclérose des artères, la fatigue du cœur et les insomnies, autant de signes d'un tempérament qui n'était plus — comme il savait le dire — « tout à fait jeune ». Pourtant il fallait se reporter à l'*Ordo* pour admettre qu'on pouvait être né en 1874 et avoir l'œil aussi vif — pareils cheveux noirs sans un fil blanc — visage plein et large front sans une ride.

Plus encore que le tempérament, le caractère était resté jeune. De la jeunesse il avait à la fois cette fraîcheur d'âme, cette richesse de vie, cette vivacité d'impressions qui font aussi bien l'enfant candide que le collégien fantaisiste et espiègle, l'artiste délicat ou le gai commensal. D'une sensibilité fine que ni l'âge ni les épreuves n'avaient émoussée, aussi loin de la sensiblerie que du snobisme, tant elle était franche, naturelle, mais équilibrée par une élégante culture, il vibrait au moindre

choc d'une harmonie de lignes ou de couleurs, d'une musique suave ou solennelle, à condition qu'elle fut en place. Par ailleurs, une fausse note dans une décoration ou un choral, un éclat de voix (à moins que ce ne fût le sien, qu'il n'entendait pas ou qu'il déclanchait par jeu), le simple grincement d'un pupitre provoquait chez lui une crispation subite, une agitation nerveuse, voire un écho moqueur. Si le soleil se cachait derrière les nuages, si la ville se cotonnait de brouillard gris, si les vitres résonnaient du tapotage lancinant de la pluie, c'était pour lui l'étouffement de son entrain et, comme pour traduire ses impressions il avait toujours quelque trouvaille verbale dont il sentait le pittoresque ou la musique, il grommelait : « Quel temps morne ! » en mordant ce monosyllabe assourdi.

De la jeunesse il avait ce caractère impressionnable, sujet aux sautes d'humeur et quelque peu capricieux ; mais l'impérieux besoin de gaîté — sa tendance dominante — ne permettait pas au sombre « cafard » de s'installer à demeure. Il avait vite fait de chercher ou de se créer, par tempérament et par vertu, un climat de joie. Alors cette réserve de vie impétueuse fusait dans une exclamation vibrante et, au moindre prétexte, son bon rire éclatait en sonnerie de trompette. Pourtant timide comme un enfant, emprunté, presque cérémonieux dès que s'imposait à lui le respect de l'autorité, la présence d'un inconnu ou simplement la gêne d'un service à demander, il lui fallait pour s'épanouir une atmosphère de sympathie en accord avec son tempérament et son besoin de confiance. Aussi se trouvait-il particulièrement à l'aise avec les jeunes, et plus encore peut-être avec les enfants dont il aimait la grâce, la spontanéité, les mots, qu'il notait, les mines, qui le ravissaient, c'est-à-dire la sémillante jeunesse.

Cet ami des jeunes venait des Mauges. Il était né à Yzernay. Il était bien de cette race solide, à la forte carrure, dont on a dit la fierté, le loyalisme et aussi l'horreur de toute contrainte. On s'explique qu'il ait gardé, sinon la nostalgie des chemins creux bordés de têtards noueux, du moins l'amour du grand air, de la verdure et des fleurs. Avec quelle complaisance il plantait, sarclait, émondait sa roseraie de Belle-Fontaine ! Quel souvenir lui ont laissé ses promenades du jeudi au temps de son professorat à Sainte-Marie de Cholet, ou mieux ce qu'il appelait solennellement « les sorties des Régents » dans la calèche que louait parfois le vénéré supérieur, M. BOSSARD ! Votre fonction fait-elle de vous un citadin, claquemuré en chambre, n'ayant pour horizon que la maison d'en face, il reste toujours la ressource d'un jardin miniature sur le bord de la fenêtre, la culture des « agrumes », la surveillance d'une « grand'mère » ou, au moins, une branche de giroflée, de lilas ou de rose, sur un coin du bureau.

Quand on est des Mauges, même si l'on est prêt à rire avec le soleil, à fredonner au moindre gazouillis d'oiseaux, même si l'on a tendance à lever les yeux vers l'azur plus qu'à se pencher sur la glèbe et tenir en main plutôt le livre qui enchante que l'outil qui demande adresse, on n'en a pas moins larges semelles collées au réel, tête solide et malicieux bon sens qui sait avec courtoisie provoquer des confidences sans rien révéler de lui-même, avec prudence tâter les barreaux de l'échelle mystique avant de risquer le vertige, avec sagesse se méfier des mots creux et des nouveautés à rebours de la tradition. Cela fait l'esprit pratique —

j'allais dire : madré — qui vous déclare : « Je n'entends rien aux chiffres », mais tient avantageusement ses comptes — se met à bégayer pour préparer le succès d'une anecdote ou donner le change sur une improvisation préparée — glisse une idée ou lance une critique dont il laisse à d'autres le profit ou l'aventure.

... Cette exubérance de vie puisée en plein terroir des Mauges et se développant dans un milieu familial de foi traditionnelle et de piété généreuse dans un milieu familial de foi traditionnelle et de piété généreuse avait attiré les faveurs du ciel. De bonne heure celui qui près de soixante ans redira chaque matin son *Emitte lucem tuam...* fut fasciné par cette lumière intérieure qui le guida vers les hauteurs du sacerdoce. Dès l'âge de 10 ans il entre au petit séminaire Mongazon ; il a du mal sans doute à s'adapter parfaitement à un règlement qui minute l'emploi du temps, grillage la cour de récréation, impose d'interminables heures de silence et son « attitude générale », sans grands écarts pourtant (il n'en aurait pas eu l'audace) se réserve une marge de caprice et de rêve qui ne lui permet guère de pousser ses notes de discipline jusqu'au *summum*. Mais il y a la chapelle ou sa piété candide s'enchantent alors des cantiques du matin — dont il caricaturera plus tard l'allure martiale ou la pâteuse douceur.

... Ayant fait de bonne heure ses humanités, il se trouve le benjamin de son cours au grand séminaire. Ses études de théologie sont achevées avant l'appel aux ordres majeurs : il lui faut attendre d'être libéré du service militaire ; or trois ans de suite les majors l'ajournent. Le jeune clerc s'initie alors au ministère des jeunes jusqu'au moment de reprendre contact avec sa chère Vendée, durant son année de caserne à Cholet (novembre 1897, septembre 1898). A peine a-t-il quitté l'uniforme qu'il est nommé professeur à l'institution Saint-Joseph de Bauge (octobre 1898). Il y restera trois années. La Providence, qui lui est douce, ménage à son élan les circonstances qui le conduisent peu à peu à son apostolat définitif. C'est durant cette période qu'il est enfin ordonné prêtre (juin 1899). Dans les classes il catéchise son petit monde tout en mettant à profit sa belle culture classique : entre les classes, il s'enchantent de Palestrina ; aux heures de loisir, il visite les joyaux d'architecture du Baugeois : le zèle de la maison de Dieu le dévore.

Voici qu'à l'aube du siècle s'ouvre à Cholet un collège tout neuf avec une équipe de professeurs tous jeunes ; bien sûr, il en fait partie, le jeune abbé : sa distinction, sa gaîté, son entrain, plus encore sa piété sereine, son zèle sacerdotal le désignent pour entrer dans cette pléiade.

Quel souvenir il gardait de ces merveilleuses années ! Le professorat, c'est parfois bien ingrat, mais c'est une forme d'apostolat ; puis il y avait ces voix d'enfants ! Les initier à la beauté grégorienne, à la splendeur de la polyphonie palestrinienne, quel rêve ! Et l'abbé s'en allait à Solesmes s'assurer de son plain-chant, à Dijon apprendre que « la musique il faut que ça sonne ! » Il fonde donc une schola. Pour l'entretenir il inventera quelque chose comme une kermesse. On a besoin de voix d'hommes ; son amabilité en recrutera facilement en ville ; surtout il songe aux aimables confrères. Ils sont bien un peu taquins et savent habilement provoquer vos enthousiasmes ou vos indignations gesticulantes, contrecarrer vos affirmations catégoriques et relever une contradiction avec le fameux : « Ce n'est pourtant pas ce que tu disais tout à l'heure ! »,

mais qu'il est facile d'entraîner leur bonne volonté — du moins quand ils ont de la voix — il suffit de frapper à quelques portes le soir à la veillée et l'on chante — ou de proposer à l'un ou l'autre une promenade en campagne le jeudi et, assis à l'ombre d'un chêne, on déchiffre une partition.

Le professeur, le maître de chapelle était encore le principal confesseur de la jeune institution sans aumônier, tellement on devinait derrière cette gaîté bruyante le sérieux et la charité d'une âme toute entière vouée à son sacerdoce.

Mais un jour son zèle se fit inopportun ; pour une incartade de parole ou de plume qui semblait une intrusion intempestive dans le domaine politique, il dut quitter Cholet. En fait la Providence l'acheminait au poste qu'elle lui destinait. Après avoir demandé à l'enfant d'Yzernay de quitter son pays, son foyer, pour se préparer à son sacerdoce, elle avait momentanément rendu au jeune prêtre le cadre champêtre dont il était privé ; trois ans à la lisière de la forêt de Chandélais ; neuf ans en plein cœur du Choletais. Cette fois, nouvelle épreuve, c'est la ville et le ministère paroissial à la Madeleine, juste le temps de se rendre compte qu'il est là en attente et sur le passage d'un professeur de Mongazon, chargé de redonner la vie à la Maîtrise. Le dialogue s'engage : les deux abbés ont besoin l'un de l'autre ; ils se complèteront l'un l'autre.

Pour se rapprocher de la cathédrale, l'abbé Frouin vient à Saint-Julien remplir les fonctions de Préfet de Discipline.

Enfin nommé à la paroisse Saint-Maurice, à titre de vicaire. Voilà que s'ouvre à lui le champ d'apostolat qu'il aurait pu rêver, à coup sûr, celui qui répondait le mieux à son caractère et à ses aptitudes, la Cathédrale.

La Cathédrale, cette splendide maison du Seigneur, si jeune de style, robuste, aérée, si riche de trésors artistiques et de traditions ; il en connaîtra bientôt l'histoire. Mais la plus belle parure, c'est encore la foule des grands jours. Il faut que cette beauté de la Maison de Dieu ne parle pas seulement aux yeux, mais qu'elle se traduise en un chant de louange et de gloire et se répande en nappes sonores, s'étale en draperies d'harmonies : c'est le rôle de la Maîtrise. Il s'affaire d'abord au choix, à la préparation d'un programme ; au moment de l'exécution il monte au pupitre ; des yeux, des mains, des bras, presque de tout le corps, il rythme, dessine le contrepoint, la mélodie, se grisant d'une phrase qui sonne, d'un accent qui caresse ou seulement d'une note savoureuse de soprano ou d'alto ; quand, selon son expression, « le courant passe », il n'est pas un muscle de son visage qui ne s'électrise et ne se tende jusqu'à la grimace de l'effort ; parfois la mesure se fait fantaisiste, parfois elle se heurte à une difficulté technique, mais qu'importe ! Il compte sur la virtuosité de l'organiste qui maintiendra le rythme, rétablira les syncopes soulignées à faux ; l'essentiel c'est que le chœur vibre : il y fait passer son souffle, son âme, sa vie.

Et la foule, là-bas, dont la piété ravie fait écho, comme il l'espère, à cette louange, on ne peut pas la condamner au rôle passif de simple auditoire. Descendant de son pupitre, il arpente en hâte la longue abside, arrive juste pour soulever un *Amen* ! une réponse, un verset de psaume. Plus la foule est dense, nombreuse, plus il a conscience de son propre rôle.

Parmi ses joies les plus réconfortantes, il faut compter, sans doute, le passage de la procession du Saint Sacrement au Tertre. M. Frouin est là-haut debout, appuyé à la balustrade du monument, entraînant les chants de cette assemblée qui grossit, s'entasse jusqu'au moment du salut, avant l'ébranlement du départ. A mesure que la pente du terrain se noircit de fidèles, toujours chantant — sa voix est infatigable — il se dresse, se hausse, monte sur quelque escabelle (non pas pour se faire voir — il n'y songe pas — mais pour être vu de tous) ; il aspire tout son souffle (et quel souffle ! au jour anniversaire de ses 80 ans, il a pu encore éteindre d'un seul coup les 80 bougies du gâteau) et sa voix porte jusqu'à la Maine un éclatant *Te Deum*. A Lourdes il n'avait pas son pareil pour les émouvantes acclamations sur l'esplanade du Rosaire.

Mais entre ces journées exceptionnelles continuait le travail quotidien de la Maîtrise. Il y mettait autant d'ardeur, soutenu d'ailleurs par le plaisir qu'il goûtait au milieu des enfants. C'était avec la même foi, le même zèle pour la louange divine qu'il assurait ces vocalises, ces déchiffrages de partitions ou de motifs grégoriens ; mais alors quel bonheur de pouvoir se laisser aller à toutes les fantaisies qu'éveillaient en foule un texte à expliquer, une nuance à traduire, un mouvement à figurer ! En montrant à ses petits la forme que devait prendre leur bouche pour une émission musicale de l'A ou de l'I, il revivait la joie de Molière inventant sa leçon de grammaire pour M. Jourdain ; en leur traduisant le latin d'un *Introït* ou d'un graduel, c'était toute sa culture de lettré, tout son savoir liturgique, biblique, voire théologique, et aussi tout le meilleur de son âme sacerdotale qu'il mettait à leur portée dans un commentaire imagé, mimé, véritable tableau vivant qu'éclairait toujours le sourire de cette bonté si simplement paternelle.

En récompense de leur travail de l'année, les petits maîtrisiens allaient en colonie de vacances à l'Abbaye de Saint-Maur. M. Frouin les y suivait, non pour leur imposer une discipline, mais pour continuer leur formation religieuse, leur entraînement vocal et leur éducation musicale, et aussi pour partager leurs jeux ; il racontait des « histoires » (il en avait un répertoire inépuisable), déclamait Tartarin... gne « avé l'assent », inventait le roman-fleuve (il dura des années !) de la « Famille Beau-freton ». On eut dit un aîné harcelé par les petits, mais leur apprenant à rire, à ouvrir les yeux sur les beaux spectacles de la nature, à aimer la joie dans l'innocence jusqu'au soir, à la nuit tombante où l'on montait à l'antique chapelle de Saint-Martin se confier à Dieu dans un suave *In manus tuas...* et chanter à Notre-Dame le délicieux *Salve*.

C'est là, au bord de la Loire, qu'un samedi soir d'août 1914 M. Frouin entendit le tocsin retentir dans la vallée. Il dut quitter précipitamment la Maîtrise, la cathédrale, et, endossant l'uniforme, parcourir la France en tous sens en convoyant les trains de blessés.

Au retour il reprenait son poste à la paroisse Saint-Maurice. Mais on ne reste pas toujours vicaire ; ce n'est qu'une situation de passage ; ce n'était encore pour M. Frouin qu'une étape.

En 1923, enfin, il est chargé de l'aumônerie de l'Institution Belle-fontaine. Cette fois il a un chez lui, mais sans les préoccupations matérielles du maître de maison — la solitude chère à son indépendance, mais non l'isolement insupportable à son besoin de sympathie ; il est

en ville, mais avec fenêtres ouvertes sur un jardin. La cathédrale, ses chers enfants, il les garde, puisque c'est pour eux qu'il est fixé là ; peu importe la distance : il est tout de même assez sport pour conduire une citroën passe-partout. Et Bellefontaine c'est aussi un ministère de jeunes : catéchismes, classes d'instruction religieuses, allocutions, confessions. Là, durant 25 ans il sera la voix qui chante, la voix qui dit, commente avec ferveur l'Évangile, la voix qui conseille, pardonne et guide.

Cette voix, rien ne la casse ; cette jeunesse de charité et de gaîté, rien ne l'use ; mais les artères se sclérosent, le cœur se fatigue. Il faut céder, abandonner la Maîtrise, puis Bellefontaine, et emporter toute cette richesse de vie intérieure à la Maison Saint-Camille.

Ces renoncements ne vont pas sans déchirures qui parfois font monter l'eau aux yeux. Bien vite à la lumière du bon sens, les brouillards de mélancolie de dissipent et surtout l'esprit surnaturel du prêtre a tôt fait de fermer les blessures et de trouver un sens à cette vie nouvelle.

D'abord chanoine prébendé, il sera d'une fidélité exemplaire à l'office de chaque jour, assurant avec une fermeté mêlée d'habile diplomatie les traditions du chapitre. Le dimanche il s'incorpore à la Maîtrise et surtout se réserve à la grand'messe, aux vêpres, au salut, d'entraîner l'assistance, grande ou menue, à la louange du Seigneur. Il demeure donc la voix qui prie — la voix qui chante. Pendant quelques années il sera encore la voix qui prêche, acceptant avec joie, lui qui porta la parole jusqu'à Maëstricht, de mettre son éloquence originale au service de quelque paroisse rurale. Il sera jusqu'au bout la voix qui murmure un pardon, un conseil, une direction, se tenant chaque soirée à son confessionnal.

Jusqu'à la fin il sera la voix qui remplit la Maison Saint-Camille de ses exclamations, de ses boutades, de son bon rire, voire de ses histoires burlesques. Il y avait là sans doute un besoin de charité gamine, mais surtout un élan de charité, le désir de créer une atmosphère de joie.

Tout à coup cette voix s'est tue, cet élan de vie s'est brusquement arrêté. Au soir de la Circoncision, à peine achevés les derniers exercices de piété, avant même d'avoir pu gagner son lit, bouche close, yeux fermés, bras pendants, il s'endormait de son dernier sommeil.

Discipulus ille non moritur... Son souvenir restera vivace : on n'oubliera pas la piété si confiante et si douce de ce filial dévot de Notre-Dame de Lourdes et de Notre-Dame de Pitié — ni la foi vive qui ouvrait si largement son âme à la parole du Maître : *Nisi efficiamini sicut parvuli ...*, lui donnant cet abandon, cette tranquille simplicité de l'enfance. On gardera présents le joyeux entrain, le zèle constant, la bonté de ce prêtre édifiant dont rien ne peut résumer le caractère et le sacerdoce mieux que l'antienne qu'il disait avec tant de piété et de vérité chaque matin en montant à l'autel :

Introïbo... ad Deum qui laetificat juventutem meam.

Je vais à Vous, mon Dieu, ma joie, ma jeunesse.

Chanoine ROBERT.

PLOTIN 5259 François, Jean (1889-1958)

Combrée (tout) de diocèse d'Angers de à

Combrée (maître d'études) de diocèse d'Angers de 1919 à 1922

Curé de Bégrolles-en-Mauges de 1934 à 1957